

Études littéraires



Un itinéraire franco-allemand – Témoignage de Jacques Benoist-Méchin

Yves Avril

Volume 3, numéro 3, décembre 1970

Les relations littéraires franco-allemandes au XX^e siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500151ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500151ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Avril, Y. (1970). Un itinéraire franco-allemand – Témoignage de Jacques Benoist-Méchin. *Études littéraires*, 3(3), 401–406.
<https://doi.org/10.7202/500151ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

UN ITINÉRAIRE FRANCO-ALLEMAND TÉMOIGNAGE DE JACQUES BENOIST-MÉCHIN

Pour la génération de la seconde guerre mondiale, Jacques Benoist-Méchin, c'est l'auteur de *l'Histoire de l'Armée allemande* et d'*Éclaircissements sur « Mein Kampf »*. C'est également un des ministres du gouvernement de Vichy et l'un des plus actifs et ardents défenseurs de la politique de collaboration avec l'Allemagne, politique qu'il préconise dès la fin de la « drôle de guerre » dans *la Moisson de Quarante*.

Pour le public des vingt dernières années, il est surtout l'auteur à grand succès des *Soixante Jours qui ébranlèrent l'Occident*, et d'une vaste « enquête » en plusieurs volumes sur les créateurs, bâtisseurs et rêveurs d'empires et de nations, Mustapha Kemal, Ibn Séoud, Alexandre le Grand, César, Lyautey, Lawrence d'Arabie . . .

D'un rêve à l'autre, l'itinéraire paraît facile à saisir : comme la Wehrmacht a fondé la nation allemande, après la défaite, la révolution de 1918 et le Traité de Versailles, Mustapha Kemal, des débris de l'Empire turc, tire la Turquie moderne. Quarante ans de la vie de Benoist-Méchin sont consacrés à répondre à cette question : comment un homme, comment un groupe d'hommes réalisent un rêve, quel est ce rêve, a-t-il été réalisé, comme dans le cas de Kemal Atatürk, a-t-il été fracassé, comme celui de T.E. Lawrence ?

Mais ce qu'on sait moins, et qui nous surprend, est que Benoist-Méchin fut d'abord l'auteur d'un des premiers livres sur Proust et le collaborateur de Valéry Larbaud pour la traduction de *l'Ulysses* de Joyce¹. Quel lien peut-il exister

¹ « Larbaud, fearing his translations of extracts from Penelope wouldn't be ready at time, asked Adrienne to look around for someone to help him. Among those who frequented the rue de l'Odéon was a young composer of music, Jacques Benoist-Méchin. He and Georges Antheil had struck up a friendship after meeting in my bookshop. Young Benoist-Méchin's English was remarkably good, and when Adrienne asked him if he would go to Larbaud's assistance, he accepted gladly, delighted to have an opportunity to work with him on *Ulysses*, on condition however, that his name be kept out of it, because of his father ; the old gentleman, a baron, wouldn't approve of *Ulysses* ». (*Shakespeare and Company*, by Sylvia Beach, Faber and Faber, London, 1956, 1959, p. 83.)

entre *la Musique du Temps retrouvé*, la traduction d'*Ulysses* et des activités dans les relations franco-allemandes ?

Question que Benoist-Méchin s'est posée à lui-même, lors de la réédition, sur la demande de l'éditeur Pierre Amiot, de l'étude sur Proust :

« Quel rapport y a-t-il, me demandais-je, entre mes préoccupations d'alors et mes préoccupations d'aujourd'hui ? entre *la Musique du Temps retrouvé* et les *Soixante jours qui ébranlèrent l'Occident* ? Se peut-il que je sois l'auteur de l'un et de l'autre ? Il faut pourtant qu'il y ait un lien entre ces deux ouvrages, mais lequel ? Je leur trouvais si peu de traits communs qu'ils me paraissent appartenir moins à deux époques d'une même vie qu'à deux vies différentes, n'ayant aucun rapport entre elles [. . .].

Il y a loin de *la Musique du Temps retrouvé* à *l'Histoire de l'Armée allemande*, et de *l'Histoire de l'Armée allemande* à celle des *Soixante jours*. Que de choses j'ai vécues dans l'intervalle de ces écrits ! J'ai détenu une partie du pouvoir exécutif, en tant que ministre de l'État français. J'ai été incarcéré, jugé et condamné à mort. J'ai vécu cet étonnant roman à clefs qu'est la vie de prison. Rien de tout cela ne correspond au lent et calme mûrissement d'une même pensée. C'est une course haletante dont je n'entrevois même pas la fin » ².

À ces questions, il serait téméraire de répondre à la place de l'écrivain, ou de répondre dès maintenant, alors que son œuvre n'est pas achevée, que le recul fait défaut. Pourtant nous croyons utile, dans ce numéro consacré aux relations intellectuelles de la France et de l'Allemagne, de joindre à d'autres témoignages celui de Jacques Benoist-Méchin sur le rôle qu'il joua dans les relations franco-allemandes après la guerre de 1914-1918.

□ □ □

³ *Au début de la guerre, Jacques Benoist-Méchin a treize ans. Bien qu'il connût parfaitement, outre l'anglais, la langue*

² Benoist-Méchin, *Retour à Marcel Proust*, éd. Pierre Amiot, pp. 174-176.

³ Cette partie est la rédaction de notes prises au cours d'un entretien avec Jacques Benoist-Méchin en mai 1970.

*allemande, sa connaissance de la littérature allemande, comme il le reconnaît lui-même, est à ce moment-là encore sommaire. Le premier livre qui le séduit, dans le domaine des relations franco-allemandes, est Au-dessus de la mêlée de Romain Rolland. Romain Rolland lui fait découvrir ses affinités avec l'Allemagne, et Jean-Christophe, en dépit du caractère finalement assez médiocre de ce roman, lui permet de distinguer que, dans son intérêt pour l'Allemagne, entre, pour une grande part, sa passion pour la musique*⁴.

La propagande de guerre, dont on sait combien elle fut violente et efficace, le détourne quelque peu de la vocation qu'il se sent déjà, sous l'influence des articles de Romain Rolland, d'être un lien entre la France et l'Allemagne. Aussi bien, comme beaucoup de jeunes Français de son âge et de ce temps, a-t-il surtout envie de partir pour le front. Mais il n'atteint l'âge de 17 ans, que l'on exigeait de ceux qui voulaient s'engager, que le 1^{er} juillet 1918, et son père lui refuse d'ailleurs l'autorisation.

Après l'armistice, il fait son service militaire dans la zone d'occupation française en Rhénanie, où il séjourne de 1921 à 1923. Aussitôt il retrouve, jaillissante, cette vocation qu'il avait sentie naître quelques années auparavant à la lecture de Romain Rolland. Pourtant l'occupation de la Rhénanie n'a rien de particulièrement exaltant pour un jeune Français. Les crises politiques et sociales laissent des traces profondes dans l'Allemagne désunie, meurtrie, humiliée, à laquelle Versailles a laissé le sentiment d'une injustice profonde commise à son égard. Rien de moins exaltant pour Benoist-Méchin que de voir la situation en Haute-Silésie, où il est envoyé en mission, ou les cuirassiers français charger les mineurs de la Ruhr. À cette époque, il incline vers le socialisme.

Cependant ce service militaire, à bien des égards débilitant, lui fait découvrir un peuple qui ne ressemble guère au portrait qu'en faisait la propagande de guerre. Au lieu de barbares, il voit des gens, inquiets, humiliés certes, mais dans le meilleur des cas, désireux de collaborer.

⁴ À noter la remarque d'Ernst-Robert Curtius dans son *Essai sur la France*, p. 172 : « Ce fut une surprise, pour tous ses lecteurs, de voir un écrivain français faire d'un musicien allemand le héros d'un de ses romans, et j'ajoute que ce fut, pour ses lecteurs allemands, une surprise peut-être plus grande encore ».

Du 167^e Régiment d'Infanterie, Benoist-Méchin est muté à l'État-Major de l'Armée du Rhin, à Wiesbaden, où on l'emploie comme interprète. Il entre en relations avec deux personnes qui lui permettent de s'orienter plus précisément, un Français, Lambert, fonctionnaire civil de la Haute Commission Interalliée pour le Territoire Rhénan (HCITR), et une Allemande, madame Thorn, qui dirige alors au musée de Wiesbaden un centre culturel. (Les musées allemands sont souvent des organismes semi-privés, plus ouverts, moins spécialisés que les musées français, qui jouent un rôle d'animation culturelle en organisant non seulement des expositions, mais aussi des conférences, des rencontres entre écrivains, peintres, musiciens, etc.) Ce Français et cette Allemande engagent Benoist-Méchin, à qui ses fonctions laissaient bien des loisirs, à explorer, pour éventuellement les traduire, les nombreux écrivains allemands de la jeune génération, pratiquement ignorés en France.

*C'est ainsi que Benoist-Méchin fait la connaissance de Stefan George, Friedrich Gundolf, Werner Picht, Gerhardt Hauptmann, Hugo von Hofmannsthal, Ernst Kantorowitz, Hermann Hesse, Thomas Mann, Kafka, Rudolf Binding, dont le recueil de poèmes *Aus dem Kriege* l'impressionne beaucoup, Arnold Bronnen (*September Novellen*), Gottfried Benn, Georg Kayser, Fritz von Unruh, et le critique Ernst-Robert Curtius, qu'il invite à traduire la *Recherche du Temps perdu* : on peut d'ailleurs signaler que les Allemands connurent l'œuvre de Proust, dans une bonne traduction, presque en même temps que les Français, à une époque pourtant où les relations franco-allemandes posaient bien des problèmes. Ce n'est que plus tard qu'il rencontra des écrivains, dont l'œuvre eut une résonance plus proprement politique, comme Ernst von Salomon et Ernst Jünger.*

La France découvre en cette année 1970 l'expressionnisme allemand, mais entre 1921 et 1923, Benoist-Méchin rencontra Paul Klee, Kandinsky, Kokoschka, Beckmann, Jawlensky, Nolde et bien d'autres. Dans le domaine musical, Benoist-Méchin est aussi le premier à apporter en France les partitions d'Hindemith.

Dans cet extraordinaire bouillonnement intellectuel, il fallait choisir. La traduction paraissait évidemment le meilleur moyen de faire connaître au public français ces écrivains allemands. D'autres intellectuels français étaient déjà à pied d'œuvre à

Paris : Maurice Betz, qui, comme Alsacien ⁵, était prédisposé pour ce travail, traduisait Rilke ; Henri Jourdan avait traduit le Balzac de Curtius. Benoist-Méchin s'attaque alors à des écrivains comme Fritz von Unruh, dont il présente Verdun ⁶ (Opfergang) et Nouvel Empire ⁷ ; comme Curtius : Essai sur la France ⁸ ; il traduit également les Lettres à Augusta de Stol-

⁵ Ernst-Robert Curtius était également Alsacien. Né à Thann, il devait, naturellement, jouer un rôle semblable à celui de Maurice Betz dans les relations entre écrivains français et allemands.

⁶ Fritz von Unruh, *Verdun. Opfergang*, Traduction par Benoist-Méchin (Coll. européenne), Paris, Simon Kra, 1924.

⁷ Fritz von Unruh, *Nouvel Empire* — Traduction, avec une Préface, des Arguments et des Notes par Benoist-Méchin, éditions du Sagittaire, Simon Kra, Paris, 1925.

On a beaucoup comparé Unruh à Montherlant, tous deux poètes et romanciers inspirés par la guerre. Benoist-Méchin était conscient de cette parenté, qui écrivait dans sa Préface à *Nouvel Empire* : « Je venais de terminer ces lignes, lorsque parvinrent entre mes mains les pages d'un poète de cette génération en qui le mot de *guerre* suffit à souffler tout le reste : la connaissance, les œuvres des hommes, et ces fameux biens pour lesquels on s'use ». À la fin d'un *Chant funèbre pour les Morts de Verdun*, je rencontrai un passage qui me bouleversa par sa parenté profonde avec quelques-uns des accents les plus émouvants d'Unruh. La méditation du soldat français sur la plate-forme déserte de Douaumont le ramenait vers cet ordre de vérités éternelles qui tombèrent un soir, sur les épaules du Uhlan accoudé au parapet de sa tranchée :

« Mourir, soit, on s'arrangera toujours, mais c'est la mort des autres qui ne cesse de nous travailler. Qu'un Dieu donc nous dise, s'il lui plaît : « J'ai versé telle goutte de sang pour toi » ; nous voulons que l'homme qui nous croise puisse nous dire : « Telle goutte de sang ne sera pas versée à cause de toi ». Ô vie que vous êtes bien plus belle quand nous pensons vous préserver pour les autres ».

Si j'ai cité les paroles de Montherlant, c'est qu'elles contiennent comme la substance même des pages qui vont suivre. De telles consonances valent plus que toutes les objections du monde. Elles sont le balbutiement d'une foi en qui seule réside encore une lueur d'espérance ; elles sont une promesse pour l'avenir, qui peut devenir, si vous le voulez, la pierre angulaire de ce « refuge pour l'Humain », à quoi travaille l'architecte du *Nouvel Empire*, et qui brille déjà indistinctement comme ces choses entrevues avant l'aube. Mais il demande que nous l'aidions.

Alors, quand poindra le jour, le tombeau de million d'hommes deviendra semblable à cet autre sépulcre, vers lequel deux femmes s'en allèrent un matin de printemps ; mais elles virent en s'approchant que la pierre était vide. Il n'y avait plus qu'un peu de baume, le lin des bandelettes, et, dans un remous de lumière, une voix qui leur disait de ne plus chercher un mort » (pp. 34-36).

⁸ Ernst-Robert Curtius, *Essai sur la France* : Traduction de J. Benoist-Méchin — Sixième cahier de la deuxième série « Pour mon plaisir », Grasset, 1931.

berg⁹ de Goethe, quelques poèmes de Hölderlin, quelques pièces de Georg Kayser, qu'il doit publier à compte d'auteur ; un peu plus tard, *Destin Allemand*¹⁰ de Kasimir Edschmid, qui fait penser à une autre version des *Réprouvés* d'Ernst von Salomon. Il veut également faire découvrir aux Français la Mort de Danton de Büchner : redécouvrir serait plus exact, puisque la première traduction en français date de 1889 ; malheureusement pour Büchner, son traducteur et le public français, André Malraux, à qui Gallimard avait confié le manuscrit de Benoist-Méchin, le lut dans son bain et l'y laissa tomber, grâce à quoi la France attendit vingt-cinq ans avant de connaître la Mort de Danton.

Les milieux que fréquente Benoist-Méchin à son retour d'Allemagne, l'aident à continuer sa tâche. Non tellement le cercle d'Adrienne Monnier qui s'intéresse surtout aux écrivains anglais et américains, mais la Nouvelle Revue Française, où Bernard Groethuysen, Benjamin Crémieux, Pierre Drieu la Rochelle, Charles du Bos, à qui Benoist-Méchin doit d'avoir traduit les lettres de Goethe à Augusta de Stolberg, s'occupent activement des relations entre les deux littératures ; la Revue de Paris, avec André Chaumeix, et même la maurrassienne Revue Universelle d'Henri Massis, où firent leurs débuts Robert Brasillach et Thierry Maulnier. De cette époque date également la fondation du Pen-Club, dont Benoist-Méchin est l'un des créateurs et qui, avant de s'internationaliser plus largement, s'occupa plus particulièrement des relations franco-allemandes.

Les traductions font place alors au projet d'une entreprise extrêmement vaste, qui sera réalisée dans l'Histoire de l'Armée allemande.

[Témoignage recueilli et présenté par Yves Avril]

□ □ □

⁹ Goethe, *Lettres à Augusta de Stolberg*, traduites, avec une introduction et des notes par J. Benoist-Méchin. À la Promenade, Paris, Stock, Delamain et Boutelleau, 1933.

¹⁰ Kasimir Edschmid, *Destin Allemand* : Introduction et traduction de J. Benoist-Méchin, Paris, Librairie Plon, Coll. « Feux Croisés », 1934.